

3 août 1878, mont blanc ciel bleu, ciel noir

Marcher sans me plaindre, gravir cette interminable pente de glace, oublier le poids de ce sac si lourd qui m'entrave les épaules. Ne pas penser à la soif, à mon souffle court, à mon envie de vomir, aux yeux qui me font mal tant la lumière est éblouissante sur la neige. Marcher sans rien dire, seulement penser que j'arriverai comme les autres jusqu'en haut. Faire aussi bien que mes aînés, leur prouver qu'ils ont bien fait de m'emmener. J'ai tant insisté, tant vanté ma force et ma vigueur qu'ils m'ont finalement pris avec eux. Voilà trois jours que nous marchons, et aujourd'hui nous allons enfin atteindre le sommet, alors ce n'est pas le moment de flancher. Et pour me donner l'ultime courage dont j'ai besoin, je vais me raconter encore une fois l'histoire que je préfère, celle qui m'a fait arriver jusque-là.

Je suis le plus jeune des porteurs de M. de Saussure. J'ai grandi à Chamouni dans la vallée. Voilà des années que le grand savant de Genève vient ici l'été avec ses instruments. Et je n'étais pas encore né qu'il avait déjà annoncé qu'il atteindrait un jour le sommet de la montagne maudite. C'est ainsi que nous l'appelons tous, mais lui parle du « mont Blanc ». Il avait proposé une belle récompense à ceux qui l'aideraient à trouver la voie. Mais les années ont passé sans qu'aucun y parvienne et ce n'est que l'été dernier qu'on a pu arriver là-haut. Personne n'osait s'aventurer dans les glaciers, par peur d'être envahi par le sommel qui vous saisit à ces hauteurs et annonce la mort. Et c'est pour rester vivant que je me raconte tout ça et que je fais marcher ma tête autant que mon corps.

Nous savons bien que ceux qui veulent gravir la montagne bien au-dessus des prés s'exposent à toutes sortes de dangers. Mon grand-père et mon oncle sont morts dans des éboulis en chassant le chamois. Et mon grand

cousin a bien failli ne jamais en revenir lui non plus. Il était parti chercher ces beaux cristaux qu'on trouve dans les failles des rochers pour les vendre aux riches étrangers. Il a été surpris par une tempête de neige, avant de finalement retrouver sa route. Il sait déjouer les pièges de la montagne, et aujourd'hui, il fait partie lui aussi de la grande expédition. C'est lui qui porte les échelles et décide avec les autres des endroits où elles doivent être posées pour franchir les crevasses. Il porte aussi les longs bâtons auxquels se tient M. de Saussure dans les passages difficiles. C'est lui qui a plaidé ma cause pour que les autres me prennent avec eux.

Me voilà donc ici aujourd'hui, fier d'être l'un des dix-huit porteurs de M. de Saussure. Sa persévérance a eu raison de toutes les peurs, et c'est aussi pour lui que je marcherai jusqu'au sommet. Mais que va-t-il chercher là-haut, lui qui n'est pas d'ici ? Il dit souvent que « la montagne est le laboratoire de la nature ». Comme je ne comprends pas ce qu'il veut dire, j'observe ce qu'il fait. À chaque arrêt, alors que nous reprenons notre souffle, il note soigneusement dans un petit carnet ce qu'il observe autour de lui, et y inscrit les chiffres qu'il lit sur ses instruments. Peut-être lui indiquent-ils des choses invisibles pour les yeux ?

M. de Saussure en a même inventé de nouveaux qu'il utilisera aujourd'hui pour la première fois. Parmi ceux-là, il y en a un que j'ai tout de suite remarqué, que j'ai tout de suite aimé. Il est si différent des autres. La plupart sont faits de bois, de métal ou de verre, et rangés comme de lourds et gros bijoux dans leur boîte de transport doublée de velours. Celui-là est léger comme une plume, et emballé dans du papier fin. Au moment du départ, mon cousin a croisé mon regard et il a tout compris. C'est dans mon sac qu'il l'a mis. Mais je dois prendre garde à ne pas perdre l'équilibre, malgré le vertige et la nausée. Surtout ne pas tomber, ne pas glisser. Si le contenu du sac versait dans la neige, l'instrument serait à jamais détruit.

En levant les yeux, je vois à présent que les premiers des vingt hommes de notre longue colonne sont presque arrivés au but. Mon cousin me parle par gestes de loin, et à l'idée de le rejoindre là-haut mon cœur s'emballle. Mais il me faut me calmer, rester fixé sur mes pensées. Pourvu que M. de Saussure ait gardé des forces pour ce moment qu'il attend depuis si longtemps ! Une fois arrivé au sommet, il lui faudra encore installer ses instruments, faire ses mesures. Et je devrai être patient jusqu'à ce qu'il sorte mon

préféré, celui que je porte sur le dos. C'est M. de Saussure qui l'a imaginé, et il l'a fabriqué lui-même, sans faire appel comme pour les autres aux artisans de Genève, de Londres ou de Paris. C'est peut-être pour ça qu'il l'a emballé si délicatement, presque tendrement. Et puis il en a confié un autre tout semblable à son fils aîné, avec mission de l'utiliser à Chamouni au même moment que lui, « au midi du soleil », lui a-t-il dit, et d'autres choses que je n'ai pas comprises. Je dois donc garder l'esprit clair et observer là-haut comment M. de Saussure s'y prendra. Alors seulement je saurai utiliser celui que je me serai moi-même fabriqué. Car je m'en ferai un, c'est décidé, et un autre tout pareil pour mon cousin. Le rejoindre au plus vite pour lui en parler. Lui dire qu'il suffit d'avoir de bons yeux et l'esprit curieux pour l'utiliser, et pas besoin d'être savant.

Et le moment approche, justement. Au-dessus de l'arête éblouissante et glacée, le ciel est bleu, d'un bleu presque noir. De ce bleu si foncé que ceux de la vallée en étaient effrayés quand ils tentaient de trouver la voie, ils croyaient y voir la trace des démons de la montagne maudite. Mais ce ciel-là ne me fait pas peur. J'ai confiance, je suis toujours vivant, et si heureux d'être arrivé jusque-là ! Si heureux aussi à l'idée que, comme le grand savant le fera aujourd'hui devant moi pour la première fois, je pourrai moi aussi, dès mon retour, mesurer le bleu du ciel grâce au cyanomètre de M. de Saussure.